

HELLÈLE

le fusil



MONOLOGUE

LE FUSIL

Monologue

JE viens de vivre des minutes inoubliables!... J'ai empêché un crime! Oui, un crime! Ah! je n'ai pas manqué de présence d'esprit. Malgré mon émotion, je suis demeurée calme, très calme. Et, vous voyez... je viens chercher le dictionnaire... pour m'instruire... cela vous prouve combien je suis maîtresse de mes nerfs.

Le voici, ce dictionnaire. (*Elle le prend et essaye de le feuilleter, mais ses doigts tremblent trop.*) Je voudrais savoir quelles sont les différentes sortes de fusils; je sais qu'il y a des fusils à broche et des fusils à per..., à per..., je ne sais quel drôle de nom... à per... quelque chose centrale... Mais il paraît que ce n'est pas tout. Ah! je tremble encore un peu... mais aussi, quelle émotion!

Il faut vous dire que nous sommes arrivés ici depuis trois jours, nous, c'est-à-dire ma tante, mon cousin Gaston et moi. Nous sommes donc arrivés ici depuis trois jours pour passer une semaine ou deux chez le cousin Pierre.

Moi, je ne le connaissais pas du tout, ce cousin... un vieux cousin antédiluvien... Quand je dis antédiluvien, ce n'est pas qu'il soit très vieux... trente ou quarante ans peut-être... Mais sa parenté remonte au moins au déluge. J'aime mieux cela, je ne tiens pas à être sa proche parente, non, merci!

Tout le monde pourtant le dit très bon, très aimable. Gaston m'affirme que, malgré un peu de vivacité, c'est le meilleur des hommes.

Eh bien! moi, je le dis franchement, il m'a fait peur dès le premier jour. D'abord, il a une grande barbe! énorme! frisée! touffue! Il a l'air de Barbe-Bleue... si ce n'est que sa barbe est noire au lieu d'être bleue. Et puis il a une voix... ah! une voix!... à faire trembler la maison entière, avec le grenier et la cave!

Non, ce n'est pas naturel d'avoir une voix comme cela! Dès le premier moment, je vous dis, il m'a fait peur. Il me parlait pourtant avec des mots aimables, il se montrait prévenant et attentionné... Mais quand il s'adressait à moi, rien que la façon dont il commençait (*D'une voix de stentor*): « Ma mignonne »... je sursautais et je tremblais si fort que je n'entendais plus la fin de la phrase.

Or, aujourd'hui, j'ai été fixée tout à fait! Je

sais maintenant à quoi m'en tenir... Et c'est terrible!

Ma tante est partie ce matin avec Gaston jusqu'au bourg, faire une course urgente. Comme j'avais hier un peu mal à la gorge, elle n'a pas osé m'emmener, car le temps était assez menaçant. Elle a annoncé qu'elle rentrerait pour midi.

— Vous m'excuserez de vous fausser compagnie aujourd'hui, lui a dit cousin Pierre de sa voix de tonnerre. Je dois m'absenter; je déjeunerai rapidement à 11 heures, et partirai en voiture. Je serai de retour pour dîner.

En l'absence de ma tante et de Gaston, j'étais un peu désespérée. J'ai voulu lire. Ayant fini mon livre, j'ai pris celui de Gaston. Horreur! ce ne sont qu'histoires de voleurs, de bandits, que sais-je! J'en étais tout impressionnée. J'ai fermé le livre, et je suis descendue vers 11 heures.

En arrivant à la porte de la salle, j'entends justement la voix du cousin Pierre. Il commençait à déjeuner, et criait à Justine: (*Prenant chaque fois une voix terrible pour imiter son cousin.*) « Mais, Justine, ce bifteck n'est pas mangeable! Il est dur comme la semelle de mes bottes. »

Je ne pouvais entendre la réponse de Justine; elle parlait du fond de sa cuisine.

Le cousin reprend bientôt: « C'est vrai que ces couteaux ne coupent plus du tout. Il faudra les faire affiler... Hein? vous dites?... viande trop fraîche... Oh! viande trop fraîche!... » Brr! rien qu'à l'entendre, j'en avais la chair de poule... Il me rappelait l'ogre du Petit Poucet sentant (*Avec une grosse voix.*) « la chair fraîche »!

J'étais restée derrière la porte, très impressionnée, n'osant ni entrer ni me retirer, et n'entendant qu'une moitié de la conversation.

« J'y passerai, moi, chez le boucher, ajoute cousin Pierre. Je lui dirai ma façon de penser! Oui... oui... nous mangerons le lapin... puisque ce boucher de malheur ne peut nous servir convenablement... Maudit boucher... Eh bien! je le tuerai; cela ne me fait pas peur! »

Vous pensez combien j'ai frémi en entendant ces mots. Je ne pouvais en croire mes oreilles... Il parlait ouvertement d'aller trouver son boucher et de le tuer!... C'est donc là ce que Gaston appelle un peu de vivacité!...

Non! ce n'était pas possible! Je voulais douter encore... J'avais mal compris sans doute... Mais voilà qu'il s'écrie d'une voix plus formidable que jamais: « Ah! non, Justine, cela ne peut aller ainsi. (*Terrible.*) Donnez-moi donc le fusil! »

Ainsi cet homme soi-disant si bon, si aimable, était prêt, pour un bifteck trop dur, à aller froidement, consciemment, tuer son boucher d'un coup de fusil!

Pour un instant, je suis restée comme pétrifiée par l'horreur. Puis j'ai retrouvé mon sang-froid. Je savais où était le fusil... accroché dans le vestibule, au bas de l'escalier. Je me précipite... je le prends, et je monte quatre à quatre

au grenier. Je voulais le cacher dans une grande malle vide..., mais cet affreux fusil était trop grand! Impossible de l'y faire entrer!... Le front en sueur, les jambes tremblantes, ayant à peine la force de porter cette arme pesante, je vais jusqu'à ma chambre... J'avais une peur horrible de rencontrer Justine ou le cousin Pierre... Celui-ci m'aurait tuée, bien sûr, s'il m'avait surprise avec son fusil dans les bras... J'essaye de l'introduire dans mon armoire... Pas moyen...

Alors, j'ai eu une idée excellente: je l'ai fourré dans mon lit! Oui, dans mon propre lit! et j'ai empilé par-dessus mon gros manteau, tout mon linge, la malle de ma poupée, la descente de lit, deux vases à fleurs, mon chapeau de jardin, enfin tout ce qui me tombait sous la main! De cette façon, si le cousin Pierre était venu chercher son arme, il n'aurait pas vu la bosse qu'elle faisait sous mes couvertures!

Il n'est pas venu... et bientôt j'ai entendu le roulement de sa voiture. Il était parti... sans son fusil! Ah! quel soupir de soulagement! Le boucher l'a échappé belle! Sans moi!...

Je raconterai tout cela à Gaston. Il sera bien étonné, je suis sûre!

Mais je voulais savoir ce que pensait Justine de tout cela. Je suis allée à la cuisine.

— Dites-moi, Justine, pourquoi donc le cousin Pierre voulait-il son fusil?

— Son fusil? Il n'a pas pris son fusil aujourd'hui; il n'a pas le temps d'aller à la chasse; il est parti pour un rendez-vous d'affaires.

— Oh! Oh! Justine, vous voulez me cacher la vérité! Mais j'insiste: « Pourtant je suis sûre qu'il demandait le fusil en déjeunant. »

Elle éclate de rire.

— Oh! oui, il a demandé un fusil, mais c'était le fusil à couteaux.

Elle riait de si bon cœur, que je suis repartie assez vexée. Maintenant, je voudrais savoir quelle différence il y a entre un fusil à broche et un fusil à couteaux. (*Elle feuillette le dictionnaire.*) Voyons, fa... fi... fu... funeste... Oui, sans moi, ç'aurait été funeste... fu...rieux... Oh! il l'était... Euh!... voilà... fusil... « Arme à feu, longue et portative... » Portative, oui, mais bien encombrante et lourde!... Il n'y a pas une grande explication... il faudrait un dictionnaire plus complet. Voyons encore, je n'ai pas lu jusqu'au bout... « Morceau de fer ou d'acier, dont on se sert pour aiguïser les couteaux... » Ah!... Oh!... alors... peut-être... un fusil à couteaux... Oui, en effet, je me rappelle maintenant. C'est ridicule aussi d'appeler cela un fusil... la langue française est vraiment bien défectueuse!... Oui, je comprends... c'est moins terrible que je ne pensais... Pour couper le bifteck, il fallait aiguïser le couteau... avec le fusil... Et peut-être, au fait... ce qu'il voulait tuer... c'était le lapin plutôt que le boucher.

Hum! je ne raconterai rien à Gaston... Je vais remettre le fusil en place... le vrai... Et puis... et puis je crois bien que, maintenant, le cousin Pierre ne me fera plus peur du tout!

HELLÈLE.

L'Etoile
Noëliste
23 mars 1922